

INTRODUCTION

Titus a régné « *deux ans, deux mois et vingt jours* » (Suétone, *Titus*, 11, 1), entre 79 et 81 apr. J.-C. La brièveté de ce règne contraste avec la postérité du personnage. Titus jouit en effet d'une réputation particulièrement favorable qui confine au mythe. La culture occidentale, reprenant à son compte l'image léguée par l'Antiquité, a constamment véhiculé une image positive de l'empereur, notamment dans deux chefs d'œuvre que Titus a eu le privilège d'inspirer, le *Bérénice* de Racine (1670) et *La Clémence de Titus* de Mozart (1791). Cette tradition oblitère la face sombre du personnage, celle du responsable du drame de la destruction du Temple de Jérusalem, que le calendrier juif continue aujourd'hui à commémorer lors du jeûne de *Tisha bé Av* : il y a peu d'exemples, dans l'histoire de l'humanité, de mémoire aussi longue.

La réputation de Titus est le résultat d'une construction dont les fondements ont été jetés du vivant même de l'empereur. Pourquoi ce mythe a-t-il aussi bien fonctionné ? C'est la question centrale posée par toute biographie de Titus.

LE MYSTÈRE TITUS

Titus appartient à cette dizaine d'hommes qui, au cours du premier siècle, gouvernèrent l'Empire romain, la principale puissance de son temps avec l'Empire chinois. Rien ne prédisposait l'enfant né en 39 « *dans un logis misérable* » (Suétone, *Titus*, 1, 1) à pareille destinée. Il fallut, en effet, des événements particulièrement exceptionnels et dramatiques pour que l'empire revienne à Vespasien et à ses fils. Cette élévation soudaine au premier rang d'une famille

de notables italiens, semblable à beaucoup d'autres, représenta un phénomène suffisamment remarquable pour justifier, dès l'Antiquité, une réflexion sur « *les secrets du destin* » (Tacite, *Hist.*, 1, 10, 7) susceptibles d'éclairer pareille fortune.

Les Flaviens arrivèrent au pouvoir à la faveur d'une crise qui ébranla les fondements même de l'empire et peut se résumer à quelques traits : affaissement de l'autorité du prince, retour des drames de la guerre civile, apparition de forces centrifuges menaçant l'unité impériale. La recherche historique contemporaine tend à réévaluer l'apport de la famille flavienne dans ce contexte troublé. Au-delà des différences de personnalité, il est indéniable que les trois souverains, Vespasien, Titus et Domitien, entre 69 et 96 apr. J.-C., contribuèrent, par la continuité et la cohérence des grands axes de leur politique, à résoudre les problèmes révélés par « l'année des quatre empereurs » et à jeter les bases de l'apogée du II^e siècle. La principale solution apportée consista dans une réaffirmation du pouvoir impérial, seul garant de la stabilité et de l'unité de l'empire. Si Vespasien et Titus surent exercer leur fonction en s'inspirant d'Auguste, qui avait instauré le principat en respectant les traditions républicaines, Domitien, qui souffrit dès l'Antiquité d'une réputation détestable, fut moins prudent, et son règne marqua une étape importante dans l'exercice autoritaire du pouvoir, jalonnée d'un certain nombre d'assassinats. La figure de Titus bénéficie d'abord du rejet inspiré par son frère cadet.

La formule citée par Suétone pour le qualifier, « *l'amour et les délices du genre humain* » (*Titus*, 1, 1), sans être absolument originale, a beaucoup fait pour fixer l'image d'un empereur idéal que la culture occidentale a reproduite à l'envi. Edward Gibbon, dans sa monumentale *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, dont le premier volume parut en 1776, montre comment cette tradition s'est cristallisée : « *sous le règne de Titus, l'univers goûta les douceurs d'une félicité passagère, et le souvenir de ce prince adorable fit supporter, pendant plus de quinze ans, les vices de son frère Domitien* » [p. 55-56].

Chaque époque génère les grands hommes dont elle a besoin. La figure impériale de Titus répondait de toute évidence aux attentes d'une société à la recherche de consensus, de stabilité et d'ordre après

la réapparition des horreurs de la guerre civile. Elle est l'émanation des classes dirigeantes, les premières intéressées par ce retour au calme et qui sont les seules dont on ait conservé des traces écrites. Le succès éphémère d'un faux Néron, à la même époque, témoigne néanmoins que cette figure ne répondait pas aux attentes de la totalité des habitants de l'empire.

La déformation historique liée à la nature et au petit nombre de nos sources rend particulièrement difficile toute tentative d'approcher la personnalité de l'empereur mort dans sa quarante-et-unième année, si tant est que ce soit un objectif atteignable pour un historien.

La destinée posthume de Titus est d'autant plus surprenante quand on approfondit la vie de cet homme, pur produit de la jeunesse dorée néronienne. De la même génération que Néron (né en 37), il en partage la liberté de mœurs, le goût pour les arts, l'attrait pour l'Orient. Ainsi que l'écrit Catherine Salles, « *il existe un mystère Titus* » [*La Rome des Flaviens*, p. 103]. Ce mystère repose principalement sur la métamorphose que l'accession au pouvoir aurait provoquée en lui. Alors que « *l'on croyait et l'on disait ouvertement que ce serait un autre Néron [...] on s'aperçut qu'au lieu de s'abandonner à ses vices, il montrait les plus hautes vertus* » (*Titus*, 7, 2). Les historiens ont souvent repris, sans toujours la discuter, l'image d'un Titus transfiguré par l'exercice de la fonction impériale. Cette transformation surprit les contemporains, tant la personnalité de Titus leur était déjà familière. Peu d'empereurs ont été, en effet, aussi bien préparés à exercer leur fonction. Vespasien avait systématiquement associé son fils aîné à toutes les étapes de sa carrière, Titus étant l'un des artisans de son accession au pouvoir. Une fois empereur, Vespasien restaura en faveur de son fils le système de la corégence expérimenté sous Auguste, Titus devenant ainsi le « collègue » de son père. Il lui confia notamment le poste stratégique de préfet du prétoire, fonction qui l'amena notamment à surveiller, voire à éliminer les opposants à la nouvelle dynastie. Titus exerça cette charge sans états d'âme et acquit ainsi une réputation de brutalité. Une fois empereur, il rompit avec cette image, sans doute parce que la dynastie était désormais sûre d'elle-même et que le sale travail avait été fait et bien fait.

Un autre aspect du mystère Titus est lié à sa mort précoce. Dans le contexte de l'époque, l'un des critères de la réussite de Titus est son décès de mort naturelle. Depuis Auguste, seul Vespasien avait réussi cet exploit (le cas de Tibère étant douteux). La chose était suffisamment exceptionnelle pour que les rumeurs de l'assassinat de l'empereur par son frère circulent aussitôt et soient recueillies par les historiens, trop heureux d'ajouter une nouvelle accusation au dossier déjà très fourni de Domitien. Elles avaient l'avantage d'être crédibles, vu le caractère de celui à qui le crime profitait. Mais cette mort précoce a surtout pour conséquence de fausser notre jugement sur un empereur mort pendant son « état de grâce ». Néron en avait connu un semblable durant les cinq premières années de son règne (le *quinquennium Neronis*) : l'image d'un Néron mort au terme de cette période aurait été radicalement différente de celle qu'il a laissée. Dès l'Antiquité, on était conscient de la difficulté de juger un règne aussi court. Dion Cassius écrit ainsi : « *ayant régné avec douceur, il est mort au faite de sa gloire, au lieu que peut-être, si sa vie se fût prolongée, il eut été convaincu d'avoir eu plus de bonheur que de vertu* » (66, 18, 5). Si le règne de Titus avait été plus long, il n'est pas certain qu'il eût été très différent de celui de son frère, tant l'affirmation du caractère monarchique du principat était dans la logique du système.

LA FABRIQUE DU MYTHE

Étudier Titus revient à mettre au jour les processus par lesquels se fixe l'image de l'empereur. Pour cela, il convient de rappeler la manière dont s'écrit l'histoire sous l'Empire romain.

L'histoire est d'abord produite par les empereurs eux-mêmes. Titus est ainsi le premier responsable de l'image que les faiseurs d'opinion de son temps donnent de lui.

Les sources primaires (épigraphie, numismatique, images) sont toutes, ou presque, émises sous le contrôle du pouvoir impérial, qui impose un style, des thèmes de propagande ; très nombreuses, elles sont d'un apport irremplaçable : elles ont contribué à fixer « dans

le marbre » l'image que l'empereur voulait qu'on retienne de lui. Si l'image de Titus lui a survécu, c'est aussi parce que son cadet avait besoin d'inscrire son action, surtout au début de son règne, dans la continuité de celle de son aîné. L'arc de Titus sur le forum romain en est la manifestation la plus fameuse.

Par ailleurs, les empereurs ont souvent été, à la suite de César, les historiens de leur propre action. Mais ces textes sont rarement parvenus jusqu'à nous. C'est ainsi le cas des *Commentaires* de Vespasien, vraisemblablement rédigés entre 75 et 79, et que Flavius Josèphe a utilisés. Il est par contre peu probable que Titus ait rédigé un tel texte ; il est plus vraisemblable qu'il ait collaboré aux mémoires de son père, d'où la formule utilisée par Flavius Josèphe évoquant « *les commentaires des empereurs* » (*Contre Apion*, 1, 10), qui devaient constituer la version « officielle » de la guerre de Judée.

Encore plus décisif est le rôle joué par Titus dans l'élaboration de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, publiée entre 76 et 79. Ce texte, source quasiment unique sur cet événement fondamental, a été, de l'aveu même de son auteur, une œuvre de commande, supervisée par Titus en personne : « *Lui-même voulut que la postérité n'eût pas besoin de puiser dans une autre source la connaissance de tant de grandes actions ; car, après l'avoir souscrite de sa propre main, il en ordonna la publication aux frais du Trésor* » (*Autobiographie*, 363). Or, il est peu de textes aussi capitaux pour l'image que Titus, confronté à des circonstances particulièrement tragiques, voulait transmettre de son action. Il convient d'en rappeler la genèse, avant d'en livrer, dans le chapitre consacré au rôle de Titus lors de la guerre elle-même, une étude plus approfondie.

Son auteur, né en 37, appartient à la même génération que Titus, ce qui explique, sans doute en partie, la proximité des deux hommes. Lors d'une ambassade à Rome en 66, Flavius Josèphe avait eu l'occasion d'entrer en contact avec la cour néronienne, lieu de formation de Titus. Mais leur première rencontre eut lieu dans des circonstances singulières, lors la reddition de Josèphe à la fin du siège de Jotapata, en juillet 67. Titus aurait été « *touché par la constance que Josèphe montrait dans l'adversité et saisi de compassion en voyant sa jeunesse* »

(BJ, 3, 392) ; il aurait plaidé pour qu'on lui laisse la vie sauve. Deux ans plus tard, en juillet 69, lors de l'avènement de Vespasien que Josèphe aurait prédit, Titus est présenté comme le principal responsable de sa libération. Le sort de Josèphe fut désormais lié à celui des Flaviens, dont il adopta le nom lors de son accession à la citoyenneté romaine. Même si l'on ne connaît pas ses *tria nomina* avec certitude, il est probable qu'il ait reçu ceux de Vespasien, son patron, soit Titus Flavius Josephus. Il vécut désormais dans leur entourage immédiat. Comme Polybe, historien grec du II^e siècle av. J.-C., familier de Scipion Émilien, Flavius Josèphe va se trouver dans la situation difficile et paradoxale du vaincu passé dans le camp de son vainqueur et convaincu de sa supériorité. Toute l'œuvre de Flavius Josèphe doit être lue à travers ce prisme déformant. Imagine-t-on Jeanne d'Arc, libérée après sa capture à Compiègne, vivant à la cour d'Angleterre et faisant éloge des souverains britanniques ?

La décision de laisser la vie à l'adversaire qu'avait été Flavius Josèphe, puis de le libérer, est un choix politique qui en dit long sur l'autorité de Vespasien sur ses hommes, tant elle dut susciter des résistances, auxquelles Josèphe fait écho. Au regard de la suite des événements, on ne peut que reconnaître la pertinence du calcul. Josèphe est d'abord utilisé dans l'espoir qu'il parviendra à convaincre ses compatriotes de se rallier à Rome et donc de raccourcir la guerre, sans succès il est vrai. Par ailleurs, toute l'œuvre de Flavius Josèphe, publiée une fois les Flaviens solidement installés au pouvoir, vise à démontrer l'inanité d'une révolte contre Rome à un lectorat potentiel qui recouvre les régions de l'empire passées à la rébellion, grâce aux versions publiées en araméen d'abord, puis en grec. Tout est fait pour mettre en valeur l'action de Vespasien et de Titus en soulignant la force des insurgés car, écrit-il, « *je ne vois pas en vérité comment paraîtraient grands ceux qui n'ont vaincu que des nains* » (BJ, 1, 8). Titus est évoqué de manière constamment positive, et c'est à juste titre que M. Hadas-Lebel présente Josèphe comme son hagiographe : humanité, courage, clémence, éloquence, Titus n'a que des vertus. Dans le récit crucial du siège de Jérusalem, l'objectif est évident : il s'agit de dédouaner Titus de la destruction du Temple et des atrocités

commises par ses troupes qui lui auraient échappé. L'efficacité posthume du texte de Josèphe dans la fabrique du mythe de Titus n'est pas à démontrer.

Les autres écrivains contemporains du règne de Titus dont l'œuvre nous est parvenue participent à l'apologie de l'empereur. Pline l'Ancien (né en 24/25 apr. J.-C.) est un haut fonctionnaire acquis à la cause des Flaviens ; il devint leur principal propagandiste. Il dédie à Titus sa monumentale *Histoire naturelle* du vivant de Vespasien, en 77. Sa préface, bien qu'elle s'en défende, est un monument de courtoisie. « Vous, placé au faite le plus élevé parmi les hommes, vous, doué de tant d'éloquence, pourvu de tant de savoir, ceux qui viennent vous saluer ne vous approchent, je le sais, qu'avec un respect religieux ; aussi est-on, entre autres, infiniment soucieux de ne vous adresser rien qui ne soit digne de vous » (§ 8). Elle nous fournit néanmoins des renseignements précieux sur le statut qui était celui de Titus dès le règne de son père ; elle énonce pour la première fois un thème de propagande qui sera souvent repris par la suite : le pouvoir ne corrompt pas Titus. « Rien en vous n'a été changé par la grandeur de la fortune, si ce n'est que vous pouvez faire tout le bien que vous voulez » (§3). La même servilité se trouve chez Martial, de la même génération que le jeune empereur ; dans le *Livre des Spectacles*, l'empereur est mis sur le même plan qu'Auguste.

Les historiens postérieurs à la mort de Titus véhiculent également une tradition qui lui est favorable. Cela s'explique à nouveau par les caractéristiques de l'historiographie romaine. La grande majorité des auteurs sont d'origine sénatoriale, et le jugement qu'ils portent sur les empereurs dont ils racontent le règne dépend en grande partie de l'attitude de ces derniers à l'égard du sénat. Les empereurs assassins de sénateurs sont voués à l'exécration. En cela, Titus a profité de la détestation qu'inspira son frère cadet, qui ne les épargna guère (même si l'on a exagéré le nombre de sénateurs dont il aurait ordonné la mort).

Tacite appartient à cette tradition. Né en 56 ou 57, d'origine équestre, son *cursus honorum* démarre brillamment sous les Flaviens. « Vespasien nous ouvrit la carrière des honneurs, Titus y ajouta, Domitien les accrut encore, j'en conviens » (*Hist.*, 1, 1, 3). Il obtient la

questure sous Titus dans des conditions qui témoignent qu'il était bien en cour. C'est dans ses *Histoires*, rédigées au cours de la première décennie du second siècle, que Tacite évoque la dynastie, l'ouvrage allant de 69 à l'avènement de Nerva en 96. Les livres conservés s'arrêtent au début de l'année 70. La perte des deux tiers de l'ouvrage est irréparable ; elle nous prive de l'approche du règne de Titus par ce génie insolent qu'était Tacite, « *malsain pour l'autorité* » selon la formule de Victor Hugo (*William Shakespeare*, II, 10). Néanmoins, les notations présentes dans les livres conservés témoignent assez de l'estime dans laquelle Tacite tenait Titus, sentiment dont ce Chateaubriand de l'époque impériale était peu prodigue. Il évoque ainsi à son propos « *un génie au niveau de la plus haute fortune, les grâces du visage relevées par un certain air de grandeur* » (*Hist.*, 2, 1). Cela laisse deviner ce que devait être la tonalité générale du récit de son règne.

Suétone, un peu plus jeune que Tacite (il est né vers 69-70), est l'un des principaux artisans du mythe. Si les dernières biographies des *Vies des douze Césars* sont souvent décevantes, celle de Titus, bien que courte (11 chapitres contre 101 pour Auguste ou 57 pour Néron), fixe pour la postérité, avec un succès jamais démenti, les grands traits de la personnalité de l'empereur, sans être uniquement complaisante. Les archives impériales auxquelles il a accès par ses fonctions au cours d'une brillante carrière équestre (responsable des archives impériales (*a studiis*) puis de la correspondance (*ab epistulis*) sous Hadrien) lui ont permis de compléter des sources écrites et orales, en général favorables. La richesse de sa documentation est incomparable ; elle inclut des témoignages visuels : il a ainsi visité la chambre natale de Titus. Titus est présenté comme l'anti-Domitien, le type-même du bon prince, modéré, économe du sang de ses sujets, que la fonction a transcendé.

Les historiens plus tardifs reprennent tous la tradition favorable à Titus fixée par Suétone.

Dion Cassius (vers 155-164-vers 235) est un auteur qui mena une brillante carrière sénatoriale sous les Sévères. Le règne de Titus est évoqué dans le livre 66 de sa monumentale *Histoire romaine* dont